

décéré d'accusation par le Comité de salut public. Il faut fuir au plus tôt.

—Fuir ! se récria le jeune homme avec un mouvement d'indignation.

Toute son âme de soldat se révoltait à cette pensée. La conscience de sa droiture, de la noble abnégation dont il avait fait preuve en se vouant au service de son pays, lui donnait un indomptable courage.

—Je suis soldat, ajouta-t-il. Je n'ai aucun compte à rendre à des magistrats civils, et l'autorité militaire n'a certes rien à me reprocher. Mes supérieurs de Rennes m'ont déjà rendu justice.

—Hélas ! soupira Aude désespérée, toutes vos protestations ne vous serviraient de rien. Je ne sais quel invisible ennemi conspire votre perte et s'acharne à vous poursuivre. Il n'a que trop bien réussi cette fois.

Il y eut un moment de silence désolé, après lequel le jeune homme reprit :

—Mais, vous-même, Aude, de qui tenez-vous ces funestes nouvelles ?

—D'un homme qui est ici dans la cuisine, et que j'ai prié d'attendre votre retour.

Le comte, suivi de sa femme, se dirigea vers la cuisine, où un inconnu aux allures de marin était attablé devant un bol de cidre et une tranche de porc froid. Auprès de lui, Joël et Vonic, debout, gardaient une attitude méfiante.

—Alors comme ça, camarade, disait Yvon, ce sont ceux de la confrérie qui t'ont envoyé pour prévenir notre monsieur.

Le messager allait répondre, lorsque Roger entra lui-même dans la cuisine.

D'un rapide coup d'œil, il dévisagea le porteur de la mauvaise nouvelle.

Celui-ci s'était levé. C'était un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne, vigoureusement bâti, mais dont le visage dissimulé et sournois prévenait contre lui au premier abord. Le comte ne put se défendre d'un sentiment de répulsion :

—Ainsi, questionna-t-il, c'est toi qui es venu me prévenir que l'on doit m'arrêter demain ?

—Pas demain, monsieur le comte ; aujourd'hui même, ce soir.

—Comment ! ce soir ? On ne tient donc pas compte de la loi ? depuis quand arrête-t-on les gens après le soleil couché ?

—Depuis que le Comité de salut public a décrété qu'il n'y a pas de loi pour les aristocrates.

Il prononça ces paroles avec une obséquiosité pleine d'ironie ; mais on ne pouvait apprécier si cette ironie était à l'adresse du Comité de salut public ou des aristocrates proclamés suspects.

—Et, interrogea Roger soupçonneux, de qui tiens-tu ces renseignements précis ?

—Du commandant de la confrérie, qui les tenait lui-même du citoyen Killerton.

—Killerton ? Ce n'est pas un nom français, cela ; c'est le nom d'un Anglais. Qu'est-ce que ce Killerton ?

Le messager répliqua avec une certaine emphase : —Le citoyen Killerton est l'ami personnel et intime du citoyen Thiard, secrétaire des représentants.

—Ah ! très bien ! En ce cas, c'est fort aimable au commandant de la confrérie, que je ne connais pas le moins du monde, de m'avertir aussi généreusement des dangers qui me menacent.

La voix de M. de Plestin s'était faite un peu âpre et gouailleuse en prononçant ces mots.

Yvon Le Braz hocha la tête, et, appuyant les dires de son maître :

—Eh bien ! monsieur le comte, puisqu'il y a des gens qui vous veulent du mal, avertissez seulement le maire et le recteur. Qu'ils fassent sonner les cloches, et nous verrons si les patauds de Montroulez et d'aïleurs viendront vous chercher chez vous.

En ce moment, un aboiement sonore éclata dans la cour du manoir.

—C'est Kustaud qui a vu quelque chose," fit Joël Gac.

On entendit un bruit de pas et de crosses de fusils résonnant sur les dalles de la cour.

La comtesse jeta un cri sourd et se pendit au bras de son mari, éperdue :

—Vous le voyez, Roger, cette homme disait vrai ! Voilà les nationaux de Morlaix qui viennent vous prendre."

Une crosse heurta la porte, une voix commanda du dehors :

—Au nom de la loi, ouvrez !

Joël et Yvon, par un même mouvement, portèrent la main à leur ceintures de cuir garnies de deux pistolets.

Le comte leva la main avec une mâle noblesse.

—Pas de résistance, mes gars. Je suis le serviteur de mon pays ; j'obéis à la loi. N'ayant rien à me reprocher, je n'ai rien à craindre. Ouvrez la porte aux soldats."

Joël obéit à regret. La lumière de la cuisine éclaira des uniformes, des fusils et des baïonnettes.

Un officier, portant l'épaulette de sous-lieutenant, entra, un parchemin roulé dans sa main gauche.

—Citoyen Plestin, dit-il avec une certaine brusquerie, j'ai le regret de t'apprendre que le Comité de salut public a ordonné ton arrestation comme suspect. Tu auras à répondre au procureur syndic à Morlaix. Il faut nous suivre."

Un grondement de bête fauve monta de la gorge de Vonic.

—Qui est-ce qui murmure ? fit l'officier d'une voix menaçante.

—C'est moi, citoyen lieutenant, répliqua l'hercule sans prendre garde aux sourcils froncés de son interlocuteur.

—Qu'on empoigne cet homme, ordonna l'officier.

—Voilà qui n'ira pas tout seul ! rugit Yvon.

Et, avant que les gardes nationaux pussent exécuter l'ordre, il avait boudi sur le premier des hommes présents. Lui arracher son fusil, le briser comme un fétu, assommer deux autres assaillants avec le canon et la crosse, et, profitant du trouble, s'élançant hors de la maison, puis de la cour, ne fut pour lui que l'affaire de quelques secondes. On put entendre sa voix formidable criant :

—Debout, les gars ? On arrête notre monsieur. Aux cloches ! aux cloches !

Le porteur du message s'était approché de l'officier et lui disait à l'oreille :

—Le coup est manqué. Rassemblez vos hommes et courez au plus vite. Dans cinq minutes, il ne sera plus temps. Tout le pays sera en feu. Aucun de vous ne rentrera à Morlaix."

L'officier changea de couleur. Mais il était soldat, il était brave. Il répondit :

—Nous verrons bien ! En attendant, gardons la maison."

Soudain un homme traversa les rangs des soldats et entra, le chapeau sur la tête, dans la cuisine.

Il portait le costume civil de l'époque : une redingote à pélerine de couleur sombre sur un gilet à larges revers blancs. Sa tête était coiffée d'un feutre noir sur lequel s'étalait largement la cocarde tricolore, ses pieds étaient chaussés de bottes vernies. Le visage glabre avait de beaux traits, sur lesquels rayonnait l'orgueil allié à la ruse. Toute la personne de cet homme respirait l'astuce et la violence réunies. L'élégance de sa tenue contrastait cependant avec l'arrogance de son ton et les opinions démagogiques qu'il professait.

—Citoyen, ordonna-t-il rudement à l'officier, fais fouiller la maison. Tu es responsable de la fuite de ce paysan et de ce qui pourrait arriver par la suite. Qu'on mette en état d'arrestation tout ce qui habite ce nid d'aristocrates et d'émigrés.

—Il n'y a pas d'émigrés ici, monsieur, répondit le comte Roger. Et puisque vous entrez ainsi sous mon toit, j'ai le droit de savoir qui vous êtes.

—Ah ! tu veux savoir qui je suis, ci-devant comte de Plestin ? Eh bien ! tu le sauras. Apprends donc que tu as affaire au citoyen Arthur Killerton, délégué des représentants en tournée.

—On plutôt au comte Arthur de Kergroaz, déguisé en valet de bourreaux," cria une voix claire et vibrante.

L'intrus tressaillit et recula d'un pas en serrant les poings.

C'était la comtesse Aude qui venait de parler.

En ce moment, debout, fière et le regard brillant, sous la clarté des lampes et des torches, elle n'était plus la femme craintive de naguère. Elle sentait la partie perdue et devant la mort menaçante elle se redressait en héroïne.

—Je vous remercie, Arthur de Kergroaz, continua-t-elle en apostrophant le personnage, de m'avoir fourni cette occasion de demeurer auprès de mon mari. Et je veux que ceux qui sont ici l'entendent de ma bouche ! Vous êtes la honte et le malheur de votre famille, ou plutôt de ceux qui portent votre nom ; car vous ne sauriez être de la famille, vous, un Anglais, qui n'êtes revenu sur cette terre de Bretagne que pour y voler le bien des vôtres et ouvrir votre patrie à l'étranger."

Les gardes nationaux se regardèrent avec stupeur, fixant en même temps un regard de méfiance sur Killerton.

Celui-ci avait blémi sous l'apostrophe de la vaillante femme. Il ordonna d'une voix étranglée :

—Saisissez cette femme ; saisissez tout ce qui est dans cette maison. Garrottez-les !

Aude eut un dédaigneux sourire, et, de sa lèvre pesante, tomba ce dernier sarcasme :

—C'est sans doute parce que je suis aussi une Kergroaz, et que vous voulez me voler mon héritage que vous méditez de me tuer comme vous avez tué l'autre, ma cousine Ameline, votre femme ?

Killerton écumait. Il fit un geste terrible et renouvela son ordre furieux :

—J'ai dit qu'on saisisse cette femme ! hurla-t-il, portant lui-même la main au sabre qui lui battait la cuisse.

Le comte Roger n'y tint plus.

—J'étais prêt à me rendre devant les juges, dit-il. Mais puisque vous vous faites insulteur de femmes, M. le comte de Kergroaz, je refuse d'obéir à vos ordres. Vous ne toucherez pas un cheveu de cette tête, moi vivant.

—Je suis là, notre Monsieur ! gronda Joël, qui avait pris ses pistolets, pendant que Roger, le sabre nu, tenait en respect le misérable.

En même temps, du fond du manoir d'autres serviteurs des deux sexes accouraient, les hommes brandissant des épées et des fourches, les femmes des broches, des haches, des couperets de cuisine.

—Ha ! ha ! ha ! ricana le noble déchu, c'est une rébellion ! Eh bien ! aux grands moyens, alors !

—Apprêtez armes ! commanda-t-il. Joue !

Les soldats ne se pressèrent pas d'obéir. Il leur répugnait visiblement de faire feu sur des femmes et des enfants, car il y avait des enfants mêlés à la poignée des révoltés, une dizaine en tout, tandis que les gardes nationaux étaient au nombre de cinquante. Killerton grinça les dents et répéta le commandement :

—Apprêtez armes ! Joue !

Mais déjà la comtesse Aude avait fait un pas en avant, et les armes s'étaient abaissées.

—Je ne veux pas qu'on égorge des innocents pour des paroles que j'ai prononcées seule. Mon mari et moi ne redoutons pas les juges de Morlaix. Nous allons donc vous suivre, il est inutile de nous lier."

Elle s'avança d'elle-même et se remit aux mains des nationaux, honteux de leur rôle.

Le comte de Plestin brisa son sabre sur son genou.

Par la porte entr'ouverte, Joël Gac déchargea ses pistolets dans la nuit, et les tordit sous ses puissantes mains.

—Je vais avec vous, Monsieur le comte et Madame la comtesse, dit-il stoïquement.

—A la bonne heure ! ricana Killerton. Il n'y a qu'à parler clair pour être compris."

Et, se tournant vers les serviteurs consternés :

—Attention, vous autres ! dit-il rudement. Qu'on ne change rien à la maison. Demain, nous viendrons poser les scellés au nom du peuple. Est hors la loi qui désobéit à cet ordre.

—Jannik, fit encore la comtesse en se tournant